

# Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne  
l'administration à FISTER

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE  
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : POUR L'ÉTRANGER :  
Un an . . . 10 fr. Un an . . . 15 fr.  
Six mois . . 5 fr. Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer  
un milieu social qui assure à chaque  
individu le maximum de bien-être et  
de liberté adéquat à chaque époque.

## LA RÉPRESSION EN ITALIE EN ESPAGNE

Les lecteurs se souviennent du mouvement insurrectionnel d'Italie de 1920, qui aboutit à l'occupation des usines et de la terre par les ouvriers et paysans ; mouvement insurrectionnel qui avait pris des formes libertaires et, qui, pour cela, fut brisé par les politiciens. Les lecteurs se rappellent aussi qu'à ce moment-là un des survivants de la première et glorieuse Internationale, le camarade Errico Malatesta était déjà en Italie.

Les sbires du gouvernement de Victor Emmanuel, fidèles serviteurs de la bourgeoisie du royaume, crurent, par l'emprisonnement de l'anarchiste Malatesta, du syndicaliste Borghi et d'autres camarades, mettre fin à cette période d'agitation, et ils les arrêtèrent.

Après six mois de dure détention, Malatesta et les autres camarades, commencent la grève de la faim, pour protester contre l'excès prolongé de l'instruction de leur affaire. Mais la magistrature qui obéissait scrupuleusement aux ordres venant d'en haut, ne s'en préoccupa point ; les emprisonnés étaient désormais condamnés à mourir.

Pendant les sept jours de leur jeûne, tandis que leur vie s'éteignait lentement et que le prolétariat restait indifférent, le journal quotidien anarchiste *Umanita Nova* commença une campagne d'agitation en faveur des détenus. On était alors au 22 mars 1921, sixième jour de la grève de la faim, lorsque *Umanita Nova* annonça que Malatesta mourait.

Ce fut alors que les anarchistes se décidèrent à agir.

Ayant eu vent que les personnages influents de la police locale se réunissaient dans l'orgie, dans un des principaux abris d'exploiteurs et de parasites de toute sorte, ils s'y dirigèrent et le théâtre « Diana » fut presque détruit. A la voir, mourante des anarchistes emprisonnés, s'ouvrait le son formidable de la dynamite.

On arrêta en masse les anarchistes. Quelques-uns d'entre eux se déclarèrent ouvertement les auteurs et revendiquèrent leur acte. Après vingt-deux jours de débats, à travers mille embûches, le procès de ces camarades défenseurs de notre idéal, s'est terminé le 1<sup>er</sup> juin par une des plus iniques sentences de classe que l'histoire ait enregistrée jusqu'à ce jour.

Les camarades Mariani et Boldrini (ce dernier récemment expulsé par les flics de la social-démocratie allemande) ont été condamnés à la réclusion perpétuelle, Aguggini à 30 ans de réclusion.

Les autres, au nombre de onze, à des peines variant de 4 à 16 ans de réclusion. Nos emprisonnés quitteront la salle des assises en chantant l'hymne anarchiste, tandis qu'une poignée de policiers et de fascistes acclamaient l'instauration prochaine de la dictature militaire.

Un Groupe de Camarades Italiens.

## LES DENRÉES

### PREMIER ET DEUXIÈME CHAPITRE

Si la prochaine révolution doit être une révolution sociale, elle se distinguera des révolutions précédentes, non seulement par son but, mais aussi par ses procédés. Un but nouveau demande des procédés nouveaux.

Les trois grands mouvements populaires que nous avons vus en France depuis un siècle (1), diffèrent entre eux sous bien des rapports. Et cependant ils ont tous un trait commun.

Le peuple se bat pour renverser l'ancien régime ; il verse son sang précieux. Puis, après avoir donné le coup de collier, il rentre dans l'ombre. Un gouvernement composé d'hommes plus ou moins honnêtes se constitue, et c'est lui qui se charge d'organiser : la République en 1793 ; le travail en 1848 ; la Commune libre en 1871.

Imbu des idées jacobines, ce gouvernement se préoccupe avant tout des questions politiques : réorganisation de la machine du pouvoir, éducation de l'administration, séparation de l'Eglise et de l'Etat, libertés civiles, et ainsi de suite.

Il est vrai que les clubs ouvriers surveillent les nouveaux gouvernements. Souvent, ils imposent leurs idées. Mais, même dans ces clubs, que les orateurs soient des bourgeois ou des travailleurs, c'est toujours l'idée bourgeoise qui domine. On parle beaucoup de questions politiques — on oublie la question du pain.

De grandes idées furent émises à ces époques, — des idées qui ont remué le monde ; des paroles furent prononcées qui font encore battre nos cœurs, à un siècle de distance. Mais le pain manquait dans les faubourgs.

Dès que la révolution éclatait, le travail chômait inévitablement. La circulation des produits s'arrêtait, les capitaux se cachaient.

(1) Etude tirée de la « Conquête du Pain », de Kropotkine.

Les tribunaux de la « Justice » bourgeoise espagnole s'apprêtent à rendre les plus abominables sentences.

C'est pour satisfaire au patronat féroce que l'on veut continuer, avec le concours de la Loi, la série de crimes perpétrés jusqu'à présent en dehors de la Loi. L'on veut anéantir complètement la semence des bons, honnêtes et dévoués militants dont le seul délit est de n'en avoir commis aucun. Nous affirmons que l'on ne fait la chasse aux nôtres que pour satisfaire la haine des maires Anido et Arlegui et des patrons tout-puissants.

Dans le prochain exercice judiciaire, les tribunaux vont se mettre au « boulot ».

Quarante-six de nos camarades vont comparaître devant eux, qui sont passibles : l'un de la peine de mort, sept d'une condamnation à perpétuité et les autres, ensemble, de quatre cents années de réclusion.

Nous ne nous plaignons pas devant nos ennemis ; nous ne demandons pas la justice comme une aumône ; nous ne nous abaissons pas à parler aux bourreaux du peuple.

C'est au peuple que, de toute notre force, nous nous adressons.

Si, pendant trois années, la lâcheté et l'indifférence ont pu faire taire des millions de voix d'exploités, l'évidence du crime, une solidarité plus étroite, un ralliement des forces prolétariennes qui s'opère de plus en plus, donnent conscience de sa force au monde du travail, lui font comprendre ses intérêts, ses droits et surtout ses devoirs d'entraide, et nous attendons de lui qu'il sauve les révolutionnaires espagnols persécutés.

Solidarité pour les emprisonnés !  
Amour pour la liberté ! Tous debout pour la vraie justice !

Le Comité Pro-Presses de Barcelone.

### A tous nos Amis

Après avoir écrit à tous nos abonnés en retard pour leur demander de bien vouloir renouveler leur abonnement expiré, nous nous trouvons à l'obligation de supprimer l'envoi du journal à ceux de nos camarades dont le retard est antérieur au n° 170.

Nous ne pouvons croire à de la désaffection de leur part. Qu'ils se réabonnent donc au plus vite !

Le *Libertaire*, organe de combat et de propagande anarchiste, ne peut vivre et prospérer que si le concours de tous les anarchistes de ce pays lui est acquis. Amis ! ne nous marchandez pas votre appui car nous, nous ne ménageons pas nos efforts !

Abonnez-vous ! réabonnez-vous. Demandez-nous aussi des listes de souscriptions que vous ferez circuler.

## VIVE COTTIN !

Président du Conseil, ministre de la Guerre : Clemenceau, le vieillard sinistre, triomphant. Jetant aux quatre vents ses écrits de naguère, Voici qu'il exaltait la Mort comme un bienfait. L'Europe n'était plus qu'un vaste coupe-gorges — Au loin, s'entendait bien quelque rumeur de Paix, Mais l'auteur de Draveil, Villeneuve-Saint-Georges Aurait voulu courber le Monde sous son faix. Sans aucune pitié pour toutes ses victimes Il disait : « Jusqu'au bout ! écrasons l'ennemi ! » Accomplissant alors le plus odieux des crimes Il prolongea la guerre d'un an et demi.

Enfin ! vint l'armistice ; alors, ivre de gloire, Celui qui fit tuer les hommes par millions, O honte ! fut nommé « Le Père la Victoire ! » Et se vit encensé par tous les tribuns. Le Peuple — au lieu de voir en ces mots un outrage — Mélangea ses vivats au concert laudatif. Cependant que là-bas sur les champs de carnage S'élevait jusqu'au ciel un grand appel plaintif. Volé, saigné, trompé, le « Lion Populaire » Bénissait l'assassin — ô, spectacle écœurant ! C'est alors qu'indigné, frémissant de colère, Un homme allait tenter d'abattre le tyran.

Bien que la lâcheté fleurissait à l'envie, Tout seul tu te dressas, ô fort d'entre les forts ! Tu partis un matin, sacrifiant ta vie, Pour réclamer un Peuple et venger tous ses morts Et tu tiras alors sur le vieillard ignoble Qui voulait tant de mal à notre Humanité. Oui, ton geste fut grand, beau, courageux et noble D'avoir voulu venger le Monde ensanglanté. Hélas ! ton coup manqua. La sinistre crapule Par malheur survécut à la balle d'acier ! Et toi, tu fus jeté dans la noire cellule Où tu souffres encor, ô noble justicier !

Nous ne t'abandonnons pas à ton noir destin ! Et vous, les chats-fourrés de la Magistrature, Déployez contre nous toute la procédure ! Vous n'étoufferez pas ce cri : Vive Cottin !

(12 janvier 1922.)

Louis LOREAL.

ce que vous avez gagné à la Révolution ? Il est bien temps d'en finir !

Et le cœur serré, à bout de patience, le révolutionnaire arrivait à se dire : « Par-dessus encore une fois, la Révolution ! » Il rentrait dans son taudis et il laissait faire.

Alors la réaction s'affichait, hautaine. Elle accomplissait son coup d'Etat. La Révolution morte, il ne lui restait qu'à piétiner le cadavre.

Et on le piétinait ! On versait des flots de sang ; la terreur blanche abattait les têtes, plaquait les prisons, pendant que les orgies de la haute pègre reprenaient leur train.

Voilà l'image de toutes nos révolutions. En 1848, le travailleur parisien mettait « trois mois de misère » au service de la République, et au bout de trois mois, n'en pouvant plus, il faisait son dernier effort désespéré, — effort noyé dans les massacres.

Et en 1871 la Commune se mourait faute de combattants. Elle n'avait pas oublié de décréter la séparation de l'Eglise et de l'Etat, mais elle n'avait songé que trop tard à assurer le pain à tous. Et on a vu à Paris la haute gomme narguer les fédérés en leur disant : « Allez donc, imbéciles, vous faire tuer pour trente sous, pendant que nous allons faire ripaille dans tel restaurant à la mode ! » On comprit la faute aux derniers jours ; on fit la soupe communale ; mais c'était trop tard : les Versaillais étaient déjà sur les remparts !

« Du pain, il faut du pain à la Révolution ! »

Que d'autres s'occupent de lancer des circulaires en périodes éclatantes ! Que d'autres se donnent du galon tant que leurs épaules en pourront porter ! Que d'autres, enfin, débâtent sur les libertés politiques !

Notre tâche, à nous, sera de faire en sorte que dès les premiers jours de la Révolution, et tant qu'elle durera, il n'y ait pas un seul homme sur le territoire insurgé qui manque de pain, pas une seule femme qui soit forcée de faire queue devant la boulangerie pour rapporter la boule de son qu'on voudrait bien lui jeter en aumône, pas un seul enfant qui manque du nécessaire pour sa faible constitution.

Nous avons l'audace d'affirmer que chacun doit et peut manger à sa faim, que c'est par le pain pour tous que la Révolution vaincra.

Il est évident, comme l'avait déjà dit Proudhon, que la moindre atteinte à la propriété amène la désorganisation complète de tout le régime basé sur l'entreprise privée et le salariat. La société elle-même sera forcée de prendre en mains la production dans son ensemble et de la réorganiser selon les besoins de l'ensemble de la population.

Mais comme cette réorganisation n'est pas possible en un jour ni en un mois ; comme elle demandera une certaine période d'adaptation, pendant laquelle des millions d'hommes seront privés de moyens d'existence. — que fera-t-on ?

Il faudra, selon nous, pour agir pratiquement, que le peuple prenne immédiatement possession de toutes les denrées qui se trouvent dans les communes insurgées ; les inventorie et fasse en sorte que, sans rien

gaspiller, tous profitent des ressources accumulées, pour traverser la période de crise. Et pendant ce temps-là s'entendent avec les ouvriers de fabriques, dans leur offrant les matières premières, dont ils manquent et leur garantissant l'existence pendant quelques mois afin qu'ils produisent ce qu'il faut au cultivateur. N'oublions pas que si la France fût des soies pour les capitalistes du monde entier, et que si Paris fût des merveilles de bimbeloterie pour tous les richards, les deux tiers des paysans français n'ont pas de lampes convenables pour s'éclairer, ni l'outillage mécanique nécessaire aujourd'hui à l'agriculture.

Et enfin — faire valoir les terres improductives qui ne manquent pas, et améliorer celles qui ne produisent encore ni le quart ni même le dixième de ce qu'elles produiraient quand elles seront soumises à la culture intensive, maraîchère et jardinière.

C'est la seule solution pratique que nous soyons capables d'entrevoir, et qu'on la veuille ou non, elle s'imposera par la force des choses.

P. KROPOTKINE.

### Un démenti de Magdeleine Marx

Paris, 5 mai 1922.

Camarade,

On me met sous les yeux, aujourd'hui seulement, un article paru dans le *Libertaire* du 14/21 avril, sous le titre : « Pour la Vérité ».

Etrangement au début dont il s'agit, je tiens à le déclarer et m'excuse d'avoir été mise en cause par votre collaborateur. Si les propos qu'on m'attribue — et que je n'ai pas prononcés — ne semblaient marquer de ma part une sorte de suspicion à l'égard des camarades russes, je n'aurais même pas cru cette mise au point nécessaire.

Sans vouloir développer ici une profession de foi que je n'ai plus à faire, je tiens à protester contre l'attitude qui m'est présentée à l'égard des camarades de la Révolution russe, à l'œuvre desquels je porte un attachement et une admiration sans réserve. Je vous demande de bien vouloir publier cette rectification et vous prie d'agréer mes salutations communistes.

Magdeleine Marx.

Cette mise au point, datée du 5 mai, ne nous a été remise que jeudi dernier, 1<sup>er</sup> juin, jour de notre tirage. Ce n'est donc pas de notre faute si elle n'a pas été publiée plus tôt.

Siloi que nous eûmes connaissance du démenti de Magdeleine Marx, nous allâmes aux renseignements, et nous fîmes assez vite pour rencontrer le camarade Fargues, de la Fédération des ports et docks, qui accompagnait le bateau de rivières au moment où il était présent lors que celui-ci fit lire à Magdeleine Marx la fameuse lettre de Loriot.

Magdeleine Marx n'avait pas été exactement rapportée, mais qu'en ont-elles prononcées et celles que l'on dément la différence n'est pas grande.

D'ailleurs, lui le premier, Fargues, s'est exprimé des termes de la lettre de Loriot : lui le premier, il a craint pour Hubert, et c'est à sa demande que des camarades syndicalistes parisiens (télégraphiers) à Hubert de ne pas poursuivre son chemin.

Nous n'avons rien d'autre à ajouter. Mais Hubert a la parole, s'il le désire.

## Oui, tous syndicables !

Il n'y a pas de non syndicables.

Anarchistes, si nous nous mettons en garde contre l'ambition politique de l'individu, quel qu'il soit, nous avons confiance dans la capacité économique de chacun. Tout être porte en soi un monde de possibilités morales et pratiques. C'est pour personne ne peut avoir la prétention d'assimiler tous les autres êtres aux formes de sa propre vie, ni de les soumettre aux lois de son idéal subjectif. Personne ne peut justifier à nos yeux le pouvoir de dicter à l'ensemble des hommes les règles de leur conduite.

Il n'y a pas, pour nous, de hiérarchie qui accorde à certains plus de pouvoir social qu'à d'autres. Nous aimons trop la vie pour lui déterminer des barrières conventionnelles. Cela ne signifie pas, cependant, que nous croyions à l'égalité de tous les êtres devant la vie. Mais nous voulons nous contenter de constater la diversité multiforme des pouvoirs humains — sans en tirer de conclusion morale, sans en extraire des lois, sans en faire un Code.

En tout cas, si nous considérons qu'il est mauvais pour l'individu, fût-il le plus génial, de se mêler des affaires d'autrui pour en prendre le commandement, nous croyons, par contre, qu'il est excellent pour chaque individu, fût-il le moins doué, d'apprendre à ne point obéir, c'est-à-dire de s'exercer à s'occuper lui-même de ses propres affaires.

Ainsi, en sommes-nous arrivés à cette persuasion qu'il n'y a pas d'inutiles, c'est-à-dire pas de non-syndicables. Chacun a une place à tenir librement dans le monde du travail. Il y a une fonction réservée à tout être vivant dans l'activité productive. Les inutilités, les parasites, les « malfruits », d'aujourd'hui ne sont ainsi que parce qu'ils ignorent encore ce qu'ils portent en eux de capacité créatrice ou, plus souvent, parce que la Société veut l'ignorer, parce que la règle politique du monde ne permet pas à l'individu de vivre suivant sa fonction originale.

Dans l'organisation libertaire du travail, ce n'est pas la collectivité qui détermine l'individu, selon une vague loi tyrannique d'intérêt général ; c'est l'individu qui, par sa propre activité, modifie, révolutionne, perfectionne incessamment le milieu social. Physiologiquement, on a démontré (voir Devriès) toute l'importance catastrophique des « monstres », des « anormaux », des cas individuels qui, en se reproduisant, en se propageant avec une rapidité surprenante, arrivent à contrecarrer aux lois darwiniennes de l'évolution — à provoquer de véritables bonds dans la vie naturelle. Tout être porte en soi une possibilité de rénovation, de richesses extraordinaires pour le monde, et l'on ne peut pas dire si ce n'est pas le plus pauvre en apparence, le plus dégradé, qui ne sera pas le plus milieu l'animateur des plus grandes idées ou le réalisateur des plus bienfaisantes découvertes.

Ni au-dessus, ni au-dessous de la mêlée des travailleurs. Tous dans le combat économique sur le même terrain, avec chacun son tempérament et sa tâche. Il n'y a pas, pour nous, de monstres moraux à éliminer de la vie commune, pas plus pour les faire commander que pour les faire obéir. Tous les êtres vivants peuvent coopérer à l'organisation des efforts pour assurer la vie économique.

Quel que soit l'individu, il est toujours une grande réalité à respecter comme individu. Cette pensée est à la base du syndicalisme libertaire. Elle justifie ce que j'appelle la syndicalisation individualisée. Elle signifie que le syndicat ne doit pas être un coagulum de tous les êtres dans l'organisation ouvrière, en ouvrant à tous (même aux sans-travail) les portes du monde du travail, de permettre à chacun de trouver son rôle individuel dans la production, celui qui convient le mieux à son tempérament, à son caractère, à ses goûts, avec la plus grande satisfaction pour soi-même, le maximum d'harmonie et de progrès dans le milieu naturel de tous les hommes produisant et consommant en liberté.

« A chacun suivant ses besoins. De chacun suivant ses forces. » Mais quel sera le critérium des besoins et des forces de chacun ? La pratique de l'appartenance à la vie de chacun au sein de l'organisation des producteurs-consommateurs.

Le syndicalisme n'excluant aucune force créatrice et répondant à tous les besoins des hommes, est le meilleur moyen d'appliquer la fameuse formule : « The right man in the right place. » (L'homme de la place qui lui convient).

Alors que tout système d'Etat (monarchie, démocratie ou dictature prolétarienne) est destiné à se tromper dans cette désignation des facultés de chacun — par le principe même d'autorité centralisée, qui ordonne aux sujets ou aux citoyens de prendre leur place en fonction d'un concept légal de l'intérêt collectif — la syndicalisation individualisée ne peut faillir dans cette œuvre régulatrice, puisqu'elle n'est que la reconnaissance des faits mêmes de chaque individu : l'organisation des puissances de production et de consommation de tous les êtres qui appartiennent, par leur adhésion volontaire, aux groupements de travailleurs.

Une doctrine politique, un gouvernement, tendent à réduire les individus à un type fixe, l'Etat, quel qu'il soit, vit du sacrifice de chacun.

Dans le syndicalisme, les individus modifient incessamment les raisons d'être et les formes d'action du groupe. Le syndicat ne peut vivre que de la volonté de puissance de chacun. Il est l'image changeante et toujours mouvante des besoins infinis, des appétits incessants, des incessantes destructions et des progressives créations de la multiforme humanité.

Par la syndicalisation individualisée, les syndicats réalisent leur harmonie et trouvent leur jeu le plus aisé pour le plus grand bien-être et la plus grande liberté de ceux qui les composent. Ce n'est pas l'ordre qui s'impose par des lois fixes ; c'est l'ordre qui se réalise par des mouvements, consciemment coordonnés.

Comme dans toute croissance, le syndicat a débuté par une vie presque totalement physiologique. Seuls, les éléments matériels de la production étaient appelés à s'y grouper et pour les seules revendications du ventre. Les questions corporatives absorbaient toute l'activité syndicale. Ainsi, les partis socialistes furent-ils amenés à réunir avec les éléments intellectuels de la production, que l'« ouvriérisme » écartait des syndicats, la plupart de ceux qui, s'intéressant de tout leur cœur et de tout leur esprit aux problèmes sociaux, voyaient pour le prolétariat d'autres raisons de lutter et de s'organiser que pour la défense des salaires.

Beaucoup d'esprits nobles allèrent au socialisme par idéalisme, par une bonne volonté d'action qui ne pouvait guère se manifester autrement. Nombreux aussi furent les esprits retors (politiciens de profession, gens de jurisprudence et hommes d'affaires) qui y vinrent par calcul, par une mauvaise volonté de domination ou d'arrivisme qu'ils n'avaient pu exercer dans les cadres des autres partis.

Aujourd'hui, le syndicalisme atteint à la vie psychologique. La C.G.T.U. ne contient encore que de très rares éléments intellectuels de la production. Elle ne possède pas, non plus, les techniques. Mais la plupart des ouvriers qu'elle groupe, la grande majorité de ses militants manuels ont une conscience si forte, si lumineuse, si vaste de l'organisation prolétarienne qu'ils ont compris toute la portée du problème social qu'ils ont à résoudre. Ils se sont rendu compte que rien ne peut échapper à la vie syndicale ; que celle-ci doit être le stade de vie humaine, qu'elle doit englober toutes les possibilités d'action et de pensée et, non seulement posséder dans son corps tous les organes physiologiques et un cœur pour régier la circulation de son sang, mais aussi posséder, en son corps, *sano, mens sana*, avec la santé d'un corps la santé d'un esprit.

En précisant en tête de ses statuts que le syndicalisme poursuit, avec la suppression du salariat et du patronat, l'abolition de l'Etat, la Commission administrative de la C.G.T.U. affirme la volonté des travailleurs d'être leurs propres dirigeants, de conscience, afin de substituer à l'autorité des gouvernements l'organisation libertaire des groupements de production.

Si cette négation de l'Etat est reconnue à Saint-Etienne par la majorité des délégués, le syndicalisme entrera dans une phase nouvelle de sa vie : il aura atteint sa majorité et des forces nouvelles, qui s'ajouteront à celles qu'il possède déjà, inonderont envers les individus dont il synthétise les aspirations et les besoins, les efforts et les pensées, les rêves et les réalisations. Tout ce patrimoine moral qu'il se refuse à reconnaître comme un privilège de l'Etat et des parcs qui aspirent au pouvoir politique, le combat pour l'organisation internationale des travailleurs en assure la possession et la jouissance aux individus producteurs qu'elle groupe.

Aucun problème, aussi élevé qu'il soit, ne devra échapper au libre examen des syndicats. Les possibilités de développement du bien-être et de la liberté humaine doivent être librement étudiées au sein de cette collectivité sans dogme et sans lois. Toutes les idées auront droit de cité dans cette anarchie laborieuse. Mais aucune ne s'y fixera pour s'imposer autoritairement.

Aucun individu ne pourra se passer de la libre solidarité des syndicats nouveaux qu'il ne peut se priver d'air ou de lumière. Toutes les activités, toutes les initiatives seront utilisées dans la commune, dans la région et dans le monde en fonction du minimum d'effort pénible pour chacun avec le maximum de jouissances matérielles et spirituelles.

Ainsi en serons-nous arrivés à consentir à certaines réglementations pratiques, à certaines conventions techniques.

Mais en quoi cela atteindrait-il notre liberté individuelle ? Quand j'ai besoin d'une paire de souliers, je vais me faire un cordonnier et je lui accorde tout mon confiance pour la chaussure de mon pied. Je sais que c'est son affaire. Il s'y entend. Qu'il s'en charge. Il est maître des lois de son métier et, en m'y soumettant, non seulement je n'ai rien à lui imposer, mais encore je m'enrichis de son indépendance, moi-même en me débarrassant d'un spécialiste du soin de me chauffer. Je ne le considère pas comme un despote lorsqu'il prend les mesures de mon pied et lorsqu'il me fournit ce qu'il juge me convient.

Tandis qu'il me réveille de subir une loi générale, une loi politique, un règlement qui provient d'une pratique, l'ordonnance issue de la technique ne me réprime pas. Au contraire, je la recherche pour mon propre bien.

Aussi, le bon cordonnier doit-il se doter d'un hygiénisme, de la science des maçons d'un architecte, comme les mineurs d'un ingénieur, comme les typographes d'un écrivain, comme les comédiens d'un auteur dramatique.

Si je n'accepte pas les lois de la vie sociale, c'est justement parce qu'elles n'établissent pas l'accord entre l'esprit et la réalisation. Si la vie économique d'aujourd'hui est révoltante, c'est parce qu'elle n'a pas sa psychologie intrinsèque. Les gens du bâtiment construisent des palais somptueux pour les oisifs qui les exploitent et des prisons pour les malheureux ; les chemins de fer font rouler vers leur propre mort des trains dont ils ne peuvent connaître le fonctionnement général ; les types composent des infamies contraires à leur conscience.

Cependant, quand un cordonnier, ignorant l'hygiène du pied, veut me faire souffrir une mode imbécile, qui me comprime les phalanges dans un instrument de torture, je me révolte contre lui et je me cherche un ouvrier plus consciencieux, c'est-à-dire soucieux d'allier à sa capacité pratique une intelligence technique.

Voilà une partie du rôle de la nouvelle Confédération Générale du Travail : unir aux ouvriers manuels les travailleurs intellectuels capables de permettre aux producteurs d'agir en harmonie avec eux-mêmes.







# Parmi les Livres...

D'UN SIECLE A L'AUTRE, par Georges Valois (nouvelle Librairie nationale). On m'a dit : il faut lire ça. C'est la conversion d'un anarchiste au royalisme, ça vaut la peine. Et qui sait, peut-être te convertiras-tu aussi ! Tant et si bien, que j'ai demandé le livre à son auteur.

Hélas ! Monsieur Valois, je suis peiné de vous le dire, mais je ne suis pas converti. Votre livre m'a prouvé que vous étiez un écrivain habile et talentueux même. Mais il ne peut guère susciter chez des conversions intéressées (celle celle du triste copain de Jouhaux, le sieur Dumas, de l'habilement). Peut-être recruterez-vous un jour le bedonnant allumetteur lui-même quand les derniers effectifs de la C. G. T. auront fondu au soleil. Mais moi ? Et pourtant, je lis l'Action Française ! Oui, parfois. Pour rigoler cinq minutes quand Léon Daudet jongle avec les pitres de la République troisième « soute-neurs... laves de bidets de la Comédie-Française... », vous connaissez le couplet. Mais quand il aborde le genre sérieux, rien ne va plus : je continue à rigoler doucement. Et je regarde, avec le même sourire, le brave Maurras, maniaque entêté comme un sourd qu'il est, échauffant sans relâche ses châteaux de cartes sur des pointes d'épingle, en un équilibre parfaitement instable.

Mais revenons à votre livre, Monsieur de Valois. Je vous assure que je l'ai lu avec la meilleure bonne volonté. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de tiquer dès le seul en voyant cette affirmation solennelle « notre génération qui a été celle de l'anarchie et qui est devenue celle de l'ordre ». Hum ! l'anarchie de Paul Adam, du Mercure de France, tout cet anarchisme littéraire exploitant le sacrifice de quelques bons bourgeois (comme plus tard les mêmes exploitèrent la boucherie internationale) ? Pas fameux, l'anarchie ! Et quant à l'ordre... menant à la guerre, merci beaucoup.

Après lecture attentive de votre livre, il reste surtout ceci : que vous ne fûtes jamais anarchiste, Monsieur Valois, au sens que nous donnons ici à ce mot. Les pages narratives des souvenirs de votre enfance ont un grand charme et font bien revivre ce milieu bourgeois, mi-prolétariat, très vieille-France comme dirait Maurras. La misère vient, la nécessité, la dure nécessité de travailler. Et votre révolte contre la société, injuste à votre avis, car elle vous brime, vous la révolte très vague, vous la baptisez anarchisme. Elle se passera vite et tout le monde vous comprend. Mais n'appelez pas ça une conversion.

Vous avez habité une mansarde au sixième au quartier Latin, vous avez lu les journaux et les revues anarchistes de l'époque, vous avez fréquenté quelques réunions. Mais vous avez ingénuement qu'un soir de café, vous écriiez à un parent riche « sans enfant », nous comprenons, allez, et nous comprenons encore mieux qu'ayant rencontré certain M. Léon Daudet, vous ayez reconnu votre voie.

Vous avez d'ailleurs des conversions particulières, si j'ose dire, fragmentaires qui sont délicieuses. Ne dites-vous pas quelque part : « Au bout de 3 mois d'expérience de la caserne, je découvre que la discipline militaire n'est pas du tout ce que m'a été dit dans les cercles révolutionnaires, et qu'elle laisse un homme maître de soi absolument libre de son esprit. » Bigre ! voilà qui s'appelle aller fort, en langage populaire. Consultez un peu ceux qui prolongent encore l'expérience, en ce moment, Monsieur Valois.

Il est vrai que vous aviez des dispositions étonnantes. Vous aviez par ailleurs que, en moins de 48 heures, le temps d'aller d'Herbichthal à Thorn, avec arrêts à Cologne et à Berlin, je ne découvre l'Action Française, à la fin de la frontière russe, je regrettais de ne pas avoir eu le temps de prendre du galon dans l'armée française ». Que voilà un anarchiste aux convictions solides. Non évolution fut juste en sens inverse, Monsieur Valois. Je perdis précisément la faible teinture de patriotisme qui pouvait me rester, à comparer la cordialité des soldats allemands, camarades de malheur, avec la muerie des remplis français continuant, au camp de prisonniers, comme à la caserne, à nous faire pivoter.

Mais vous ne comprenez pas cela Monsieur Valois, nous ne parlons pas la même langue. Que voulez-vous que j'ajoute quand vous parlez de la censure tsariste avec louanges, ou que vous opposez à l'Asie barbare à l'Europe civilisée ? La civilisation d'un Mangin et d'un Kronprinz, d'un Guillaume et d'un Poincaré, la barbarie d'un Rabinovitch Tagore ou d'un Gandhi ? Souriez, n'est-ce pas, et passons.

Il reste, Monsieur Valois, que votre livre,

pour habile et intéressant qu'il soit, a manqué son but. Il ne convertira personne. C'est sans aucune crainte que je conseille franchement aux copains de le lire s'ils en ont l'occasion. Une seule chose m'ennuie : le leur faire acheter et verser ainsi du pognon pour cette couille molle de Philippe. Mais déposez-en donc quelques exemplaires pour la propagande au Libertaire et vous verrez qu'on rigolera au boulevard de Belleville !

PATATI ET PATATA EN GUERRE, par Antonin Sautel (Ollendorf). C'est une suite à l'inénarrable volume Les Gâtes de la République de Patati et Patata dont j'ai parlé ici même. Volume aussi inénarrable sur la guerre, description de la guerre mondiale sur un mode ironique qui perce à vif tous les comédies et tous les manéges. Œuvre digne de paraître en feuilleton au Canard Enchaîné, et ce n'est pas peu dire.

De l'exagération ! disent les gens sérieux, trop sérieux. A peine, j'ai fait lire le chapitre où Salvaing conte à son ami de Louvenard son affection au poste pépère d'inspecteur des camps de concentration, tandis que, sur le siège de la voiture, le chauffeur explique son embauchage et celui du patron à Banchoche, qui n'en revient pas. Mon interlocuteur non plus n'en revenait pas : plus bête que méchant, il me dit, un peu effrayé : « Pour tant, ça ne se passait pas comme ça, dites ! » Et lui répliquai : « Mais si, mon vieux ! » Je lui fournis quelques preuves à l'appui. Je ne pense pas d'ailleurs avoir converti ce lecteur incurablement abruti par un Petit Parisien congoué et qui fit la guerre en Bretagne, dans sa classe. Mais peut-être un doute se glissera-t-il en son cerveau ramolli. Peut-être !

Quoi qu'il en soit, je répète que Patati et Patata ne comporte guère d'exagération. On n'y regarde pas les choses et les gens à travers un verre grossissant, mais uniquement avec une souriante amuse et un regard amusé. L'intrigue seule est un peu romanesque, mais le tableau est brossé avec des couleurs vraies. Ecoutez la délégation des « dames », apportant ses condoléances à monsieur le Président.

« Ça ne peut pas durer... Nous craignons de faim. Il n'y a plus de tarifs du tout, pour cette raison qu'il n'y a plus d'hommes. Les hommes de Patati et Patata sont au front... » Gremus s'effraie de la tournure que prend la conversation ; il suggère : « Mais les Alliés ! Les neutres ? »

« C'est comme s'il n'y en avait pas ! clama la professionnelle. Ils se débrouillent de nous sous prétexte que nous pourrions leur coller la vérole et ils se rebatent sur les femmes honnêtes. Les femmes s'offrent à l'envi ; on veut, n'a qu'à taper dans la tas. Elles nous font une concurrence déloyale et nous ôtent le pain de la bouche. Elles sont plus putains que nous. C'est dégoûtant. C'est le monde renversé. On aura au bien des choses pendant cette guerre, mais je ne croyais pas qu'on aurait eu celle-là : des putains devenir chastes parce que la clientèle les laisse pour frapper les femmes comme il faut. Pas une faux-Naz, pas un faux-horiot, qui n'ait eu ou plusieurs maîtresses. Ça se donne pour un billet de cinquante palets, pour un diner, pour une caisse de sucre, pour une boîte de conserves, pour rien, pour le plaisir, pour le vice, pour faire comme la voisine. On baise le jour, on baise la nuit, on baise de la cave au grenier, on baise dans la rue en plein midi si l'on ose. Patati et Patata n'est plus un pays, c'est une putain, la putain de l'univers, et tous les hommes de toutes les races lui passent sur le ventre. Nous en sommes de dégout, nous, les putains honnêtes ; car nous sommes honnêtes dans notre genre : nous ne dirons pas le contraire. Nous ne nous composons pas un masque de vertu, nous ne nous cachons pas, nous avons notre métier, nous ne réclame pas le chapelet de l'héroïsme civil ; nous ne nous voulons pas la face en poussant de petits cris de dinde épileptique lorsqu'on articule devant nous des cochonneries. Est-ce que cette partie nationale de jambes en l'air va continuer, dites ? Si c'est oui, nous voulons une retraite, nous, l'Etat dédommage bien les commerçants que la guerre a ruinés. Nous sommes ruinés comme eux, nous sommes à bout de ressources et de patience ! »

Quelle exagération ! diront d'aucuns camarades. Mais non, je vous assure. Certain soir d'été, telle professionnelle du Sébasto, qui faisait l'âge canonique, me fit à peu près les mêmes confidences. Et voilà que ce soir ses expressions et celles du volume se mêlent en mon souvenir (putains honnêtes, méchant gâché, concurrence déloyale, etc., etc.).

D. — Vous aviez entendu parler du vol de Solsky-Solovitch ?  
R. — Oui, il m'a conté.  
D. — Il vous a dit qu'il était l'un des auteurs et qu'il avait eu pour sa part 120 cartouches.  
R. — Oui.  
D. — Vous receviez des visites chez vous ?  
R. — Oui, beaucoup.  
D. — Vous avez reçu Ravachol, Béala, Simon, Gustave Mathieu ?  
R. — Quelquefois.  
D. — Vous n'êtes pas allés jusqu'au boulevard Saint-Germain ?  
R. — Non, j'ai dû aller Ravachol, qui dit qu'il pouvait faire la besogne tout seul.  
D. — C'est bien invraisemblable. C'est vous qui aviez vu le procès de Decamp ?  
R. — Oui, j'avais cherché l'adresse de M. Benoît et l'usage de la maison ; et vous n'auriez pas eu la curiosité, au moins, parlant avec Ravachol, d'aller jusqu'au bout avec lui ?  
D. — Parfaitement que non. Il pouvait faire la besogne tout seul. C'était pas la peine de le suivre.  
R. — Ravachol et Chaumatin l'ont dit.  
D. — Ah bien ! s'ils l'ont dit, ils en ont menti.

Interrogatoire de Chaumatin  
Après Simon, Chaumatin : la note change :  
Chaumatin parle d'une voix retenue, sourde, étranglée, une voix de téléphone, et répond, avec un calme un peu pleureur, avouant tout, dénonçant tout le monde, poli, soumis, pas anarchiste du tout.

D. — Vous avez reçu Ravachol ?  
R. — J'ai reçu Léon Léger et je l'ai arrêté parce qu'il me disait être poursuivi par la justice.  
D. — Il vous a dit pourquoi ?  
R. — Oui, pour le crime de Chamblès.  
D. — Vous avez été, peu de temps après son arrivée à Saint-Denis, chercher à Saint-Etienne de l'argent chez Béala ?  
R. — Oui, pour.  
D. — Combien ?  
R. — 3.000 francs que j'ai remis à Ravachol.  
D. — Quelque temps après, Béala est arrivé à Saint-Denis avec Mariette Soubert, sa maîtresse ?  
R. — Oui.  
D. — Il avait des cartouches de dynamite.  
R. — Oui.

et que je ne sais plus quelles sont les paroles réelles, quelles sont les imaginaires !  
Livres véridiques, donc, inspirés d'une saine et plantureuse gaieté. Il faut lire ça pour en rigoler une bonne heure et ça ne décourage pas de reprendre le bon combat après, bien au contraire.

Livre de la bonne lignée française des Rabelais, des Voltaire et des Mirbeau. Ohé ! messieurs de l'Action Française, vous qui clamez sans cesse : « Tout ce qui est national est notre », que ne revendiquez-vous ce beau volume. Il continue la tradition du Gargantua, du Candide et de l'Abbé Jules avec une verve, un brio qui éclipsent de beaucoup la pâle Entremetteuse pour vieillards épuisés et jeunes invertis de votre puéril Daudet, triste héritier d'un beau nom.

Maurice WULLENS.

## Consommateurs & Producteurs

Si l'on considère attentivement l'espèce humaine, on s'aperçoit vite que tous les individus qui la composent — quel que soit leur âge et quel que soit leur sexe — sont exploités de consommateurs. Tous ont des besoins impérieux à satisfaire.

Pour satisfaire ces besoins, il faut avoir les matériaux nécessaires à cette satisfaction. Pour avoir ces matériaux, il faut les produire.

Puisque tous les individus de l'espèce sont consommateurs, on pourrait dire que tous sont producteurs, et que l'échange entre les différents produits est une affaire toute simple et toute naturelle.

Il n'en est rien.

Dans la société la plus idéale, tous les individus ne produisent pas. En serait-il autrement dans l'humanité ? L'exploitation, la vieillesse, les maladies ou infirmités, et les femmes en période de procréation.

Cela représente environ 40 % d'individus qui consomment sans produire, chiffre qui existait toujours dans la meilleure des sociétés.

Ces êtres ne peuvent par conséquent pas faire l'échange et pourtant il saute aux yeux qu'ils ont le droit de consommer, autant et peut-être même plus ou mieux que ceux qui produisent.

L'échange des produits n'est donc pas la « ultime ratio » de la distribution des produits.

A ces 40 %, qui ne peuvent pas produire, on peut en ajouter, dans notre société d'exploitation, environ autant qui ne produisent rien ou tout au moins rien d'utile, et qui consomment pourtant.

30 % seulement produisent utilement, produisent les matériaux nécessaires aux 70 % des consommateurs.

Eh bien ! camarades, qui ne comprennent pas comment certains hommes : médecins, professeurs, etc., qui ne produisent rien de concret, le matériel, pourtant faire pour l'échange puisqu'ils ne possèdent rien, dites vous, veuillez suivre mon raisonnement :

La révolution est faite. J'entends par révolution la disparition du patronat et de l'Etat. Tout est à tous et aucun homme ne possède rien. L'exploitation a disparu, ainsi que les lois. Plus de riches, plus de pauvres, plus de soumis, plus de dirigeants. Tous semblables.

La révolution est faite, et pas autre chose. Si ce n'est pas à ce résultat que nous arrivons, c'est que nous aurons échoué dans notre tentative, et que nous devrons penser nos plumes et nous regrouper, nous fortifier pour l'assaut prochain.

Supposons donc que la « Vraie Révolution » triomphe. Il ne sera plus possible d'exercer certains métiers qui permettent à 40 % d'individus de vivre aux dépens des malheureux 20 % qui travaillent et produisent.

Tous les intermédiaires : agents d'affaires, commerçants de toutes catégories, notaires, avocats, avoués, huissiers, agents de cerdes, de courses, de jeux, de banques, tous les fabricants et ouvriers d'objets nuisibles ou inutiles, tous les rentiers, les propriétaires qui vivent des revenus du travail des autres ne pourront plus exercer leurs criminels trafics.

Il n'y aura plus rien à gagner. Rien ne se vendra, rien ne s'échangera ; ce sera la prise au tas.

Ainsi, comme le travailleur ne sera plus payé, ni par le capitaliste disparu, ni opprimé par les lois de l'Etat, il n'y aura personne qui rechignera à produire librement quelques heures par jour.

Nous serons alors 60 % au lieu de 20 % qui accompliront un effort utile. Trois fois plus d'ouvriers et deux fois moins d'inutiles.

Ne dites pas que je rêve. Si la Révolution triomphe, c'est que beaucoup seront prêts pour vivre ce nouveau stade social, et c'est quelle apparence comme elle le doit : une amélioration immédiate au sort du producteur, dans la satisfaction de ses besoins et dans son désir de liberté.

Les enfants comme les vieillards, les infirmes comme les malades, les futures mères comme les jeunes mères, auront beaucoup de mieux-être : mieux nourris, mieux vêtus, ayant des distractions saines, ils seront joyeux et travailleront gaiement et avec joie, parce qu'au lieu d'être condamnés à un travail forcé pour des prix dérisoires, ils travailleront librement pour leur satisfaction propre et la satisfaction de tous.

leur satisfaction propre et la satisfaction de tous.  
Personne ne sera obligé de faire ceci ou cela, et tout se fera, même les plus désagréables métiers, parce qu'ils seront utiles. Comme le commerce aura cessé, au même temps qu'aura disparu la propriété privée, il n'y aura plus de voleurs et, par conséquent, plus de policiers, de gendarmes, de juges et de prisons.

Ceux qui auront mission d'éduquer et d'instruire les enfants s'appliqueront à leur donner le plus de connaissances et à dissuader la branche qui a les sympathies de chacun d'eux.

C'est dans cette branche particulière qu'ils dirigeront, et ils deviendront ainsi les professeurs de la Révolution, reconnus d'intérêt général et d'utilité publique.

Que l'un façonne rationnellement les cerveaux, que l'autre produise des objets matériels, que celui-ci soigne les malades, que ce dernier fasse pousser le blé, tous auront droit à satisfaire leurs besoins, et prendront pour cela librement, dans les entrepôts où seront déposés les produits, tout ce qui leur sera nécessaire.

Je connais encore une autre de vos objections :

La Révolution aura toujours contre elle les Etats et les gouvernements encore en régime d'exploitation, et il ne suffira pas seulement de faire face aux besoins de l'intérieur, mais aussi de défendre les libertés conquises.

Il faudra défendre le nouvel ordre de choses contre les armées de ceux qui ont intérêt à maintenir l'état actuel.

Si un pays fait la Révolution totale, je ne sais pas du tout si les autres Etats pourraient mobiliser leur troupe pour venir assommer le révolté.

Si cela a pu se faire en Russie, c'est que nous étions en période de guerre, avec une mentalité d'assassins.

Mais si, au contraire, en période de paix, des gouvernements voulaient rappeler des classes pour rétablir l'ancienne politique intérieure dans un pays étranger, je crois qu'ils échoueraient fatalement.

De plus, il n'y a que les chefs de partis qui prétendent que la Révolution ne pourra se faire que lorsque les troupes révolutionnaires seront bien disciplinées et auront des cadres sachant bien commander.

Nous savons que le mouvement révolutionnaire se produit toujours spontanément, pour une cause quelconque minime, mais dans une période de misère et de servitude.

Qui, plus que les anarchistes désirent que le mouvement révolutionnaire soit international ?

L'Internationale anarchiste existe. Bien plus, dans les syndicats, les anarchistes demandent la formation d'une Internationale syndicale des Travailleurs du monde, mais d'une Internationale sans compromission avec les partis politiques, sachant, au contraire, que tous les partis politiques, quels qu'ils soient, sont une entrave et un poids lourd à la Révolution en marche.

Les anarchistes ne connaissent ni les élections, ni les électeurs, ils ne basent leurs thèses que sur les consommateurs et les producteurs.

C'est la seule base solide. Chaque individu, chaque famille, chaque commune font connaître les besoins de leur consommation et leurs possibilités de production.

La localisation de ces deux facteurs est faite par régions et par la nation.

On connaît immédiatement les produits que l'on ne peut se procurer sur notre sol. Ceux qui sont en trop petite quantité. C'est ainsi.

Ceux qui sont en excès.

On peut remédier, porter son effort sur les produits qui manquent au lieu de le concentrer sur ceux qui sont en abondance, de manière à se rapprocher d'un équilibre possible.

Consommateurs et producteurs seuls sont à même d'établir le bilan et de s'arranger pour que la vie soit pour chacun la moins dure possible et la plus belle.

LEON ROUGET.

## Avis aux Organisations Syndicales

Il est rappelé aux Syndicats, Unions Départementales, Fédérations :

- 1° Que les mandats de délégués au Congrès de Saint-Etienne doivent être adressés, d'urgence au bureau de la C. G. T. U., revêtus du visa de l'U. D. et de la F. D. et accompagnés de 10 francs, droit d'adhésion.
- 2° Que les Fédérations doivent, jusqu'au 25 juin, faire parvenir à la C.G.T.U. toutes modifications dans la liste de leurs syndiqués.
- 3° Que les délégués au Congrès désirant qu'une chambre leur soit réservée doivent écrire au camarade Lordon, Bureau du travail de Saint-Etienne.
- 4° Que le nombre de mandats dont peut être détenteur chaque délégué est fixé à dix.
- 5° Que les organisations qui n'auraient pas reçu le projet de statuts de la C. A., mandat de délégué au Congrès doivent le réclamer d'urgence.

R. — C'est moi, dit-il, qui ai profité du prétexte de la présence de l'agent pour ne pas porter la marmite. Je les avais accompagnés, d'ailleurs, un peu à contre-cœur.

Il avait eu, assurément, un rôle analogue dans l'attentat du boulevard Saint-Germain.

R. — Je ne savais pas exactement les projets de Ravachol, dit-il. Je savais qu'on portait de la dynamite à Paris, mais je ne savais pas quel usage Ravachol en voulait faire.

Au retour, Ravachol dit à Chaumatin que Béala avait eu « la favelle » (le trac) au dernier moment. Cela paraît assez vraisemblable, d'après le ton des réponses du compagnon Béala.

Mariette Soubert  
Mariette Soubert, plieuse de rubans, femme très honnête, sur laquelle les renseignements étaient parfaits, répéta très simplement, très sincèrement aux questions du président.

R. — Pourquoi avez-vous suivi Béala et les autres ce jour-là ?  
R. — Je n'en sais rien.

R. — Qui vous a forcée à y aller ? C'est Béala ?  
R. — Non, c'est Ravachol.

Ravachol interrompit :

C'est vrai, c'est moi qui ai sollicité de nous accompagner, et pour dissimuler un paquet à l'octroi. Elle ne savait pas ce que c'était.

Mariette Soubert. — Je n'ai rien vu qu'un paquet noir. J'y suis allée pour leur faire plaisir. Mais j'ai vu, vous savez, que c'était pour passer à l'octroi.

R. — Oui, monsieur, voilà tout.  
Ravachol. — C'est vrai. Elle ne savait rien.

Les témoins  
Quelques témoins seulement furent interrogés. Les deux victimes d'abord, MM. Benoît et Dubouché.

M. Benoît déposa d'une voix étranglée par une émotion rétrospective. Il expliqua les dégâts causés par l'explosion, rappela les faits connus :

Je n'ai de haine pour personne, conclut-il, et si j'avais été l'objet d'une vengeance personnelle,

# Figures et Épisodes révolutionnaires PIERRE MARTIN

Il est des hommes dont le souvenir reste durable, selon qu'on les exerce, selon qu'on les aime. Des uns, il reste à dénoncer sans cesse et toujours les turpitudes, les crimes. Des autres il importe, à leurs amis, à ceux qui y eurent à leur contact, dans leur intimité, de rappeler aussi, sans cesse et toujours, leur dévouement, leur abnégation et de les citer en exemple. Ils sont, ils furent si rares les hommes de vrai courage et de haute probité...

Aussi, nous qui n'avons pas oublié Pierre Martin, notre vieux ami Pierre Martin, décédé à l'Action Française, en 1916, avons-nous toujours vivace en nous sa mémoire. Car si nous ne sommes pas pour les pompes funèbres, si nous n'avons pas à formuler de vains regrets, si nous n'avons pas à élever d'otageux et stupides mausolées, nous tenons, néanmoins, à conserver de nos morts un souvenir nous étant cher. Et le culte ardent que nous avons voué, en nous-même, à notre cher disparu, consistera pour la postérité un monument plus durable que tous ceux qu'on élève sur la tombe de ceux qui ne sont plus.

Et c'est pour rendre hommage à celui qui, toute sa vie durant, se dépensa pour notre bel idéal, et c'est pour rappeler au faire connaître cette noble et belle figure que nous entreprenons aujourd'hui cette étude concernant celui qui nous fut si cher — étude que nous nous excusons de faire si brève, car pour retracer tous les faits et gestes, l'activité, l'action, la propagande d'un Pierre Martin, c'est pour le moins un volume qu'il nous faudrait faire, qu'il nous faudrait composer.

Tout jeune, bien jeune, à l'âge où l'on est ardent, enthousiaste, dévoué, désintéressé, Pierre Martin fut attiré vers l'Anarchie, qui était alors une « belle espérance venant de l'autre ». Donc, anarchiste il devint, mais ce qui mieux est, anarchiste et militant anarchiste il resta toute sa vie.

Il fut en France, dans le Dauphiné, un des premiers pionniers de notre idéal. Il fut à Vienne, sa ville natale, le correspondant du Libertaire, premier organe anarchiste, qui venait de paraître à Genève, et qu'éditaient Kropotkine et Reclus. Et cela était si rare, à cette époque, dans cette région, d'y trouver un anarchiste, que Reclus eut un jour la curiosité de passer à Vienne pour connaître Pierre Martin et s'entretenir avec lui.

Le grand géographe venant faire la connaissance de l'humble et modeste ouvrier tisseur quel tableau, quel rapprochement symbolique que notre grand idéal pouvait permettre.

Par la suite, la propagande anarchiste portait ses fruits, et des mouvements s'élevaient produits dans le bassin de la Loire, au Creusot principalement, la « justice » commença à ériger et inculpa les principaux militants. En compagnie de Kropotkine, et de nombreux autres camarades, Pierre Martin fut du procès dit de « l'Internationale », procès qui se déroula à Lyon, en 1883-1885, qui lui valut quatre ans de prison. Il subit sa peine à la Maison Centrale de Clairvaux.

Sorti de prison, il reprit la propagande avec plus d'ardeur encore. Et en 1890, il prit du 1<sup>er</sup> mai, et de l'effervescence qu'il avait su créer parmi ses camarades de la bourse, odieusement exploités, pour les entraîner dans la rue. La foule vint à l'assaut des draperies, arrêta les métiers qui travaillaient, expulsa ceux qui font œuvre de « jaunes ».

Des pièces de drap passent de mains en mains et sont partagées. C'est l'émeute qui bat son plein. Emeute qui compte et qui restera dans les annales révolutionnaires du prolétariat de Vienne.

Mais la troupe dispersée les émeutiers, et on arrête les principaux militants de l'endroit.

Un vaste procès s'ensuit et là encore Pierre Martin paye de sa personne et attrape cinq ans de prison, plus dix ans d'interdiction de séjour. Les bourgeois qui avaient tremblé un moment se vengeaient sauvagement.

Après ce deuxième séjour en prison, qui le déprima beaucoup physiquement, Pierre Martin ne pouvant plus résider à Vienne par suite de son interdiction de séjour, dut chercher, par ailleurs, d'autres occupations.

Pendant des années, il exerça le métier de photographe ambulancier. Puis, il se fixa à Lyon, et finalement, au cours d'un voyage à Paris, il fut retenu par les camarades pour s'occuper du Libertaire, où il employa les dernières années de sa existence. Et, ceux qui l'approchèrent alors, savent assez combien il se dépensa pour notre organe et pour notre organisation anarchiste.

Les dégâts ont-ils été considérables ?  
R. — Oui, assez considérables.  
D. — C'est l'immeuble surtout qui a souffert ?  
R. — Oui, monsieur.

M. Benoît, frémissant encore au souvenir de l'attentat, céda sa place à la barre à M. Benoît.

Au mois d'août dernier, dit celui-ci, j'ai rempli les fonctions de ministre public dans une affaire où étaient accusés les nommés Decamp, Davaire et Lévelé. J'ai repris des peines si vives, sans pourtant m'opposer à l'admission des circonstances atténuantes.

Le témoin cède ensuite l'explosion dont il avait été victime ; il énumère les dégâts qu'il avait constatés chez lui une fois revenu de son émotion ; les meubles pulvérisés, les vitres envoltées, les murs hachés.

Il aurait dû y avoir des victimes, acheva-t-il. C'est moi que personne ne voit mort. Dans mon appartement, quatre portes ont été arrachées et projetées à plus de deux mètres.

M. Girard, le chimiste du laboratoire municipal, fit ensuite une longue et détaillée déclaration, où ce point seul est à retenir : les dégâts furent de 120.000 francs, rue de Clichy 4.000, boulevard Saint-Germain.

Un mouvement de curiosité accueillit le témoin suivant : le jeune Liérot, le garçon de chez Véry.

L'effroyable attentat dont les siens avaient été victimes la nuit précédente ne lui avait rien fait perdre de son aplomb. Son attitude fut assez crâne et assez modeste à la fois.

Le 27 mars, conclut-il, un monsieur est venu déjeuner. Il n'y avait pas beaucoup de clients. Ce monsieur, qui était Ravachol, s'est mis à me demander si j'avais été soldat. « Oui », lui dis-je. Il me répondit : « Eh bien ! c'est un tas de feignasses, l'armée ! ». Je lui dis que j'étais content d'avoir été libéré. Alors il me répondit qu'il était kéré les journaux anarchistes. Et puis il me parla de l'anarchie, de l'explosion du

C'est là, au 15, de la rue d'Orsel, où la maladie et aussi les déboires et les tristesses qu'avait fait naître en lui l'horrible guerre le clouèrent sur son lit jusqu'à la mort.

Sorti tout jeune de l'école, pour entrer comme apprenti dans un tissage, Pierre Martin n'avait donc, quand il fut touché par son belles idées, que le mince bagage d'instruction dispensée si parcimonieusement aux premiers. Et toutes les connaissances, toutes l'érudition que par la suite il acquit, avaient été obtenues un peu au contact de Kropotkine et d'autres militants d'alors qu'il avait approchés, notamment durant son séjour à Clairvaux, mais aussi et surtout par une volonté tenace d'apprendre et de savoir, par une énergie peu commune de s'assimiler et d'étudier les doctrines et les thèses sociales.

C'est par l'étude, étude combien ardue, combien difficile qu'il réussit à vaincre l'ennemi mortel et la solitude de l'encellulement qu'il dut subir à différentes reprises. Ce goût de connaître, qui était inné en lui, ne le quitta point et il le garda jusqu'à ses derniers jours...

Pierre Martin qui aimait bien se reporter en arrière pour y trouver des exemples à Pierre Martin qui s'attachait aux problèmes du présent pour apporter sa contribution à leur solution, aimait aussi sonder l'avenir et tâcher d'en apercevoir les possibilités.

Il essayait de prévoir les événements futurs et en cela il avait vu juste quand il nous indiquait d'où la Révolution pouvait venir : De Russie ou d'Italie. Non pas qu'il voulait jouer en cela au chiromancien, mais bien en se basant sur des constatations, sur des faits.

LA RUSSIE, avec ses nombreux peuples — peuples primitifs, non contaminés par la politique — qui, en 1900, avait fait preuve de magnifiques réserves d'énergie, et dont une magnifique pléiade de révolutionnaires préparait la libération par ses sacrifices constants.

La Révolution est un fait en Russie, et Pierre Martin ne pouvait supposer qu'elle serait accompagnée par les bolcheviks et à leur seul profit.

L'ITALIE, avec son peuple ardent, si prompt à s'enflammer pour les belles et justes causes, où les organisations ouvrières étaient fortes et où les groupes anarchistes étaient puissants et nombreux.

Le mouvement de prise de possession des usines en 1920, et l'agitation qui existe là-bas à l'état endémique, prouve que Pierre Martin avait vu juste la encore, et si ce n'eût été le lâchage des chefs socialistes et syndicalistes, la Révolution sociale serait faite en Italie.

Plein d'expérience, acquise avec le temps, mais aussi plein de foi, plein d'enthousiasme malgré son âge, tel était Pierre Martin.

Tous ceux qui l'ont approché, tous ceux qui ont vécu dans son entourage ont conservé un souvenir qui durera toute leur vie, de ce brave camarade, qui s'était donné et qui s'était dépensé sans compter pour la propagande anarchiste et qu'ils considéraient comme un frère beaucoup plus âgé qu'ils allaient bien et qui leur rendait bien.

## CONTENT. Pour que vive le "Libertaire"

Dubou, 0 fr. 50 ; Sene, 1 fr. ; En passant, 5 fr. ; Un copain, 2 fr. ; Un Roubaisien, 1 fr. ; Grindel, 3 fr. ; Marius Delorme, 5 fr. ; Petit noir, 3 fr. ; Neveu et ses amis, 5 fr. ; M. D., 1 fr. ; Rolland, 1 fr. ; Maillard Jacques, 1 fr. ; Henri, 1 fr. 20 ; Plassard et Gay, de Lyon, 10 fr. ; Un camarade, 10 fr. ; Un copain pûssier, 5 fr. ; Jean, à Saint-Ouen, 3 fr. 50 ; Groupe anarchiste de Puteaux, 50 fr. ; Un boulangier, 2 fr. ; Dubuisson, 2 fr. ; Liste versée par Villermat à Alais, 15 fr. 10 ; Groupe libertaire du Havre, pour le service aux prisonniers, 30 fr. ; Joseph-Tony, 5 fr. ; Martinez, 5 fr. ; Barichard, 3 fr. ; Bébert et Louis, 100 fr. ; Coopérative l'énergie électrique, 100 fr. ; Seneux, 5 fr. ; Lui, 20 fr. ; Le Loc, de Nantes, 3 fr. ; Ernest, 1 fr. 50 ; Hamelin, pour le service aux syndiqués, 10 fr. ; David, à Marseille, 2 fr. 50 ; Collado et Chaillet, 2 fr. 50 ; Oscar Van Veyte, 1 fr. ; Vignerot Aichel, 10 fr. ; Merschauer, 5 fr. ; Barcelo Joseph, 10 fr. ; Erouers, 3 fr. ; Remeringer, 20 fr. ; Hurlet, 1 fr. ; Beaulis, 2 fr. ; Camille, 10 fr. ; François, à Fontainebleau, 5 fr. ; Bessière, 2 fr. ; Un ami, 5 fr. ; Henrietta et Fernand, 3 fr. ; Chien, 3 fr. 50 ; Pô, 2 fr. ; Berthelot, 2 fr. ; Micard, 3



« Le Parti Communiste se donne pour tâche de conquérir une influence prépondérante et la direction complète dans toutes les organisations de travailleurs dans les syndicats, dans les coopératives, dans les communes agricoles, etc., etc.

« De plus, chaque fraction syndicale communiste ne constitue qu'une sous-section de l'organisation locale. La fraction communiste centrale des syndicats locaux est subordonnée intégralement

On peut constater que c'est toujours la même attitude chez les leaders bolchevistes. Mais on peut voir, par ces quelques lignes, qu'une opposition s'est manifestée et se manifestera encore plus fortement. Au moins que nos bolchevistes arrivent à supprimer toute velléité d'indépendance.

Dans le Bulletin mensuel des membres laïques des syndicats du Finistère, de mai

Ce qui n'empêche pas le gouvernement bolchevique de déporter, d'emprisonner et de faire disparaître les anarchistes russes, incapables d'aimer la liberté.

Nous terminerons là et laisserons aux camarades le soin de développer davantage les commentaires.

ALAIN

tiendrons nos lecteurs au courant des suites de cette manifestation des travailleurs de la région biterroise.

Présence indispensable de tous.

Imprimerie Spéciale  
 du Libéraire  
 69, boulevard de Beffort